Blondes d'Aquitaine

Essai de zooanthropologie

Blondes d'Aquitaine. An essay in animal anthropology

Florent Kohler

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9637>

DOI : 10.4000/etudesrurales.9637

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 5 juillet 2012

Pagination : 155-174

Référence électronique

Florent Kohler, « Blondes d'Aquitaine », *Études rurales* [En ligne], 189 | 2012, mis en ligne le 03 juillet 2014, consulté le 08 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/9637> ; DOI : 10.4000/etudesrurales.9637

CET ARTICLE propose une anthropologie symétrique poussée jusqu'à son ultime conséquence, qui consiste à considérer le point de vue de l'humain en même temps que celui du non-humain. Le non-humain, ici, est un troupeau de vaches allaitantes, basé en Vendée : des Blondes d'Aquitaine. Pour ce faire, nous nous inspirons de la manière dont Bronislaw Malinowski, pionnier de l'étude de terrain, envisage l'anthropologie :

Ce but est, en bref, de saisir le point de vue de l'indigène, ses rapports avec la vie, de comprendre sa vision de son monde. Nous avons à étudier l'homme et ce qui le touche au plus profond de lui-même, c'est-à-dire que nous devons étudier la prise que la vie a sur lui. Dans chaque culture, les valeurs divergent quelque peu ; les gens aspirent à des buts différents, suivent des impulsions différentes, souhaitent une forme différente de bonheur [...] Analyser les institutions, les coutumes et les codes ou se pencher sur le comportement ou la mentalité – sans le désir subjectif de prendre conscience de ce qui anime les gens, de saisir la raison profonde de leur joie de

vivre –, c'est, à mon avis, passer à côté de la récompense suprême que l'on peut espérer retirer de l'étude de l'homme [1989 (1922) : 81-82].

Tout l'enjeu est d'accéder, avec les outils dont nous disposons, à un point de vue qui n'est pas celui de l'homme. Ces outils sont ceux de l'observation, bien sûr, mais, plus intimement aussi, ceux de la perception et de l'affect. Notre postulat est que la manifestation des émotions est un outil de communication intra- et interspécifique. Nous sommes à même de comprendre certains signes universellement répandus chez les mammifères, voire chez certains oiseaux, tels ceux qui expriment la joie, l'envie de jouer ou l'hostilité, précisément parce que ces signes ont été sélectionnés pour cela. La familiarité avec l'espèce étudiée permet d'aller plus loin encore dans la lecture de ces signes. C'est là un objet dont les sciences sociales rechignent à s'emparer car elles le considèrent comme se situant du côté de la « nature » alors qu'il s'agit d'une ébauche de culture commune aux êtres vivants (les mammifères) partageant le même espace et, donc, le même registre d'émotions essentielles.

Pour mener à bien notre projet, nous proposons de nous arrêter un instant sur deux extraits de textes devenus classiques, l'un ayant trait aux éléphants [Moss 1988], l'autre aux Ashuar [Descola 1993]. Et ce afin de mettre en évidence le moment proprement perceptif qui prélude à l'enquête, et à l'issue duquel éthologie et anthropologie commencent à diverger. L'objet de cet article est de retarder autant que possible le moment de cette divergence.

Nous nous intéresserons d'abord aux éleveurs qui m'ont accueilli, afin de déterminer le type de savoir qu'ils détiennent et le rôle qu'a joué l'enquête dans leurs propres perceptions. Puis nous proposerons une ethnographie sommaire d'un troupeau particulier, en relevant tous les signes susceptibles de faire sens pour l'enquêteur. Trois individualités émergeront – Basilic, Cristina et Marta –, qui, chacune à sa façon, ont influé sur la manière de conduire notre terrain.

Éthologie et ethnologie : le temps de la perception

Cynthia Moss a passé près de trente ans de sa vie, à partir des années 1970, à observer les troupes d'éléphants du Parc national d'Amboseli, au Kenya. Aidée de ses élèves, elle a rassemblé un nombre considérable d'observations et a supervisé les recherches qui ont suivi, ce qui a permis une accumulation de données comparable à celles dont nous disposons sur les chimpanzés de Gombé. Dans *Elephant Memories*, elle rapporte une scène exemplaire :

À la différence des autres animaux, les éléphants reconnaissent les carcasses et les squelettes des leurs. Bien qu'ils ne prêtent aucune attention aux restes des autres espèces, ils réagissent toujours face à la dépouille d'un éléphant [...] Lorsqu'ils tombent sur une carcasse d'éléphant, ils s'arrêtent, silencieux, dans une tension toute particulière. D'abord ils tendent leur trompe vers le corps pour le renifler, puis [...] touchent les os, les soulevant et les retournant parfois avec leur trompe. **Ils semblent** particulièrement intéressés par les têtes et les

défenses. De leur trompe ils caressent de l'extrémité les défenses et la mâchoire inférieure, et explorent toutes les fissures et trous du crâne. **Je suppose** qu'ils essayent de reconnaître l'individu. Une fois, je suis tombée sur la carcasse d'une jeune femelle qui avait été malade pendant des semaines. À peine l'avais-je découverte que la famille EB [...] apparut dans la clairière où je me trouvais. Ils reniflèrent et inspectèrent la carcasse et commencèrent à frapper le sol autour d'elle, soulevant de la poussière et la faisant retomber sur le corps. D'autres cassèrent des branches et des palmes pour en recouvrir la carcasse [1988 : 270-271 ; notre traduction].

Cynthia Moss poursuit sa description en évoquant la scène suivante :

Récemment, une des grandes femelles adultes [...] mourut et, quelques semaines après, nous récupérâmes sa mâchoire pour la ramener au campement. Trois jours plus tard, sa famille passa par là et, lorsqu'ils sentirent l'odeur de sa mâchoire, ils se détournèrent de leur route pour venir l'inspecter. Un individu resta sur place un long moment après le départ des autres, sentant et touchant la mâchoire à plusieurs reprises et la retournant avec sa patte et sa trompe. C'était le fils de l'éléphante, son plus jeune petit, âgé de 7 ans. **Je suis convaincue** qu'il avait reconnu qu'elle était sa mère [*id.*].

J'ai mis en gras certains termes pour attirer l'attention sur la manière dont Cynthia Moss appréhende la scène et la restitue : son propos est émaillé d'affirmations de subjectivité telles que « ils semblent », « je suppose », « je suis convaincue ». Ces incises répétées traduisent bien entendu le fait qu'il est impossible,

en l'état actuel de nos connaissances, de prétendre à un discours objectif quant à la subjectivité d'un animal. Cela n'invalide nullement le discours ni sa portée scientifique car Cynthia Moss démontre, par ses observations, qu'une telle subjectivité existe, et que la lecture la plus plausible, étayée par l'ensemble des données réunies par les chercheurs d'Amboseli, est celle d'une conscience de la mort et de l'absence d'un être précis, qui se manifeste par un comportement spécifique.

Dans la pratique ethnologique sous sa forme participante, la subjectivité de l'ethnologue est formellement évacuée dès le départ lorsque, comme le veut la tradition académique, sont décrites les conditions de terrain. Elle est affirmée par des « je pense que », « je suis persuadé que », « il semble que », tout comme le fait Cynthia Moss. Exemple à cet égard est le chapitre introductif des *Lances du crépuscule* de Philippe Descola, qui met en scène l'ethnologue et son épouse face à des Jivaros, dont ils ne maîtrisent pas encore la langue. S'il souligne le caractère incongru de la scène, l'auteur ne la rend toutefois pas opaque, puisqu'il ne cesse, bien évidemment, de déchiffrer ce qui l'entoure dans la mesure de ses moyens et par l'éclairage rétrospectif de ses connaissances ultérieurement acquises :

Le regard attentif que nous portons sur nos hôtes nous est **bien évidemment** retourné avec constance, et ce petit jeu d'observation réciproque connaît sa trêve à la tombée de la nuit. Les enfants, en particulier, cessent de **nous espionner en commentant nos moindres faits et gestes** par des chuchotements étouffés dans les rires. Ils sont pour l'heure trop occupés à chasser des grenouilles avec un petit tube de bambou muni d'un piston

[...] On entend leurs hurlements **de joie** dans les taillis lorsqu'ils réussissent à atteindre une de leurs cibles. Senur leur crie « Attention aux serpents ! », puis grommelle [...], maudissant **probablement** leur inconscience face aux dangers de la forêt [...] **Sans doute** fatigué par sa journée de chasse, Wajari ne **paraît** pas ce soir disposé à veiller [1993 : 57].

...
157

Il s'agit là bien sûr d'un procédé stylistique visant à préparer le lecteur à un dévoilement progressif de l'univers des Ashuar. Mais on peut en outre y voir un mouvement de balancier entre des interprétations clairement subjectives (« probablement », « sans doute », « paraît ») et d'autres, présentées comme des certitudes (« bien évidemment », « nous espionner en commentant nos faits et gestes ») alors qu'elles sont aussi le résultat d'un déchiffrement du même ordre. Comment l'ethnologue, découvrant un monde et un langage inconnus, peut-il affirmer que des hurlements sont « de joie », que des chuchotements visent ses « faits et gestes » ? On le comprend : malgré ses limitations initiales, la scène est « lisible » pour l'ethnologue du simple fait qu'il connaît le comportement des enfants, qu'il sait distinguer un ton agressif d'un cri de joie, un grommèlement d'un ton fatigué, etc. Nous suggérons donc que l'approche intuitive est une approche obligée dès lors que l'on a affaire à des êtres animés, doués de conscience et de subjectivité.

Cette attitude va tellement de soi en anthropologie qu'on ne s'y arrête guère. On tient pour acquis que ces incises subjectives constituent des moments de l'enquête, susceptibles d'être éclairés a posteriori par les explications des informateurs. Mais personne ne

juge nécessaire de confirmer ou d'infirmer le caractère joyeux d'un cri ou le rembrunissement d'un visage, car l'interprétation subjective est la seule, dans le champ des sciences humaines et sociales, qui permette de décrire des états subjectifs¹. En revanche, on reproche aux études éthologiques de faire l'économie d'un double système lexical et de parler de tristesse lorsque c'est de tristesse qu'il s'agit, et d'amour lorsque c'est d'amour qu'il s'agit... Décrivant l'attitude d'une éléphanté ayant enfanté un bébé mort-né, Cynthia Moss [1988] et Joyce Poole [1996] emploient le terme « *mourning* » (pleurer quelqu'un), terme frappé d'anthropomorphisme. Mais employer un autre terme – qu'il eût d'ailleurs fallu forger – que celui de « deuil » pour décrire une telle situation nous renvoie à la binarité lexicale de type « patte/jambe ; mettre bas/accoucher ; proximité/amour », binarité dont la fonction première n'est pas de décrire, mais d'élargir le fossé entre l'humain et l'animal [Midgley 1988]. L'argumentation adoptée par Cynthia Moss est parcimonieuse, et c'est par l'usage de termes dits anthropomorphes qu'elle parvient à rendre compte de scènes sinon indéchiffrables.

Par là nous voulons souligner qu'il existe, dans l'observation d'une société aussi bien humaine que non humaine, un temps proprement perceptif, où le sens des scènes, et des faits et gestes, est appréhendé de manière intuitive. Ce n'est qu'après ce temps de latence que les deux types d'enquête vont diverger, l'éthologue comptant sur l'accumulation d'observations, l'ethnologue comptant davantage sur la parole. Mais le choix méthodologique pourrait aussi bien privilégier les postures, les attitudes et les affects, et tenir

le discours pour secondaire : ainsi ces deux formes d'enquête pourraient-elles à nouveau converger.

C'est à cet exercice que nous nous sommes livré. Nous avons choisi d'observer un troupeau de « vaches allaitantes » (anciennement qualifiées de « vaches à viande »), tout en complétant nos observations d'une enquête menée auprès des éleveurs eux-mêmes. Nous espérons ainsi franchir le seuil qui sépare la pétition de principe de la recherche en train de se faire² car on ne peut plus se contenter de dissenter sur l'utilité qu'il y aurait à « faire entrer la nature » dans le champ des sciences sociales. Encore faut-il le faire effectivement, et observer concrètement comment les non-humains s'insèrent dans des champs de relation, tout en adoptant une attitude réflexive

1. Cette approche fondée sur l'intuition – ou la capacité à former une représentation de ce qui est éprouvé par autrui (« empathie ») – était déjà évoquée par Rousseau, qui prônait l'alliance du sensible et de l'intelligible, ce pour quoi Lévi-Strauss le tenait pour le premier ethnologue. Schopenhauer fonde également sur l'empathie sa théorie de la pitié comme expérience intersubjective. Plus récemment, en France, Florence Burgat [1997] a proposé cette entrée pour étudier le comportement animal, ce qu'ont fait, de leur côté, Donald R. Griffin [1984] et Jenny Coy [1988] dans le monde anglo-saxon. Des travaux portant sur l'existence de « neurones-miroirs » (découverts en 1990) donnent une assise physiologique à cette faculté [Preston et de Waal 2002 ; Rizzolatti et Sinigaglia 2007]. Voir l'article de Dalila Bovet dans ce numéro.

2. Cette décision a été prise en 2009, après une HDR intitulée « L'animal qui n'en était pas un », où figurent les préambules de cette enquête (chapitres 4 et 5). Parce que j'ai mené cette enquête sur mes propres fonds, l'élevage bovin m'est apparu comme le meilleur compromis.

permettant d'expliciter notre démarche. Cet article vient ainsi compléter celui de Jocelyne Porcher et Élisabeth Lécivain, qui portent, sur l'animal, un regard, non pas « éloigné », mais décentré.

Le point de vue des éleveurs

Pour des raisons évidentes de commodité nous avons choisi une exploitation de « polyculture-élevage » en Vendée, qui tire ses principaux revenus de vaches allaitantes. Une famille³ comptant deux générations d'éleveurs (le père et deux de ses fils) prend soin d'un cheptel de Blondes d'Aquitaine, race appréciée pour ses yeux en amande et la finesse de sa viande. La phase de terrain s'est déroulée d'avril à juillet 2010, dans des conditions que nous décrirons plus loin.

Jean G. et son épouse Brigitte se sont convertis à l'élevage de vaches allaitantes il y a dix ans lors d'une crise ayant frappé l'élevage laitier. Ayant racheté un troupeau de Blondes d'Aquitaine à un éleveur partant à la retraite, ils se sont lancés dans une production « de niche », les Blondes étant des bêtes de boucherie peu fréquentes sur le marché et, donc, hautement valorisées. Deux de leurs fils, Cyril, 27 ans, et Jérôme, 23 ans, ont récemment investi dans l'affaire, le premier ayant un BTS en agriculture, le second, un BTS en zootechnie. Au moment de mon terrain, le troupeau était en phase d'accroissement : 120 bêtes pour environ 70 hectares de terres, dont la moitié en maïs, blé et fourrage. La famille compte sur quelques revenus complémentaires par la vente directe et la production de mogette (haricot vendéen), vendue en conserves aux écoles alentour.

L'élevage se répartit entre quatre bâtiments : deux vastes étables modernes, pouvant abriter une centaine de bêtes chacune, et un bâtiment plus ancien destiné à l'engraissement. Un gros hangar permet de stocker, à l'abri des écoulements, le fumier et les bottes de paille et de foin, comme le veut la législation. Pour l'obtention du Label rouge⁴, ces éleveurs ont dû se soumettre à un certain nombre de contraintes relatives à l'alimentation et à l'eau, ainsi qu'aux conditions d'élevage : les vaches doivent passer six mois en pâture, et l'environnement doit être globalement respecté. L'insémination artificielle n'est pas pratiquée sur cette exploitation, et les accouplements se produisent dans l'étable ou dans les champs ; dans tous les cas, les vaches sont ramenées à l'étable au moment de la mise bas, afin que l'on puisse intervenir rapidement en cas d'accident. La vie d'une vache allaitante tournant autour de ses grossesses successives, elle passe finalement peu de temps au champ : si la mise bas a lieu au printemps, la vache pourra compter sur cinq à six mois de liberté ; si elle a lieu en été, le retour à l'étable sera plus précoce. Notons

3. Nous remercions Jean, Brigitte, Cyril et Jérôme Guiet de nous avoir accueilli et permis de séjourner au pré.

4. « Le Label rouge atteste que des denrées alimentaires ou des produits agricoles non alimentaires et non transformés possèdent des caractéristiques spécifiques établissant un niveau de qualité supérieure, résultant notamment de leurs conditions particulières de production ou de fabrication et conformes à un cahier des charges, qui les distinguent des denrées et produits similaires habituellement commercialisés. » (Art. L. 641-1 du code rural)

d'emblée que la capacité de charge des pâtures est insuffisante pour alimenter les vaches durant toute la belle saison : à partir de juillet, les éleveurs doivent leur apporter chaque jour du foin et du maïs d'ensilage, et ce jusqu'à la fin octobre.

Le passage de la vache laitière à la vache allaitante est considéré comme épanouissant : selon ces éleveurs, les vaches allaitantes sont plus « sauvages », plus « dynamiques ». Le gros du travail sur l'exploitation est lié à l'alimentation et au nettoyage. Planter et récolter le blé et le maïs, ensiler, récolter et stocker le fourrage et la paille sont les principales activités à la belle saison. Nourrir les vaches et nettoyer les étables sont des activités pratiquées à longueur d'année, mais qui prennent plus de temps en phase de stabulation hivernale. Les manipulations consistent à organiser les troupeaux, à mettre les vaches et les génisses avec un taureau en évitant la consanguinité, et à attendre les naissances. Les éleveurs se relaient nuit après nuit pour surveiller les mises bas. Les troupeaux comptent 15 à 25 individus, regroupés de façon aléatoire en fonction de la date estimée de l'accouchement. Généralement, on place toujours une vieille vache au milieu des génisses, mais, au bout du compte, c'est le hasard qui décide : parfois une vache pressentie refuse d'accompagner le troupeau. Les vaches les plus âgées ont une douzaine d'années : au-delà, la mise bas devient trop « périlleuse », disent les éleveurs, et l'heure de la réforme a sonné.

Le contact des éleveurs avec leurs vaches est restreint : « elles sont trop nombreuses ». Les vaches sont identifiées par un numéro, et quand l'une d'elles se détache du lot, c'est

toujours par son numéro qu'elle est désignée⁵. Les taureaux, en revanche, portent des noms : Basilic, Cyrano, Valéso... L'exploitation n'en compte que 5 ou 6. Les tâches sont fortement mécanisées, ce qui fait que les vaches sont souvent plus familières du bruit des tracteurs que de celui des hommes. Lorsque des interactions se produisent, elles sont souvent violentes – le marquage des veaux (à 3 jours), la séparation lors du sevrage (à 12 ou 16 mois), le changement d'étable – et s'accompagnent de cris et de coups de bâton pour canaliser les plus récalcitrantes. Les éleveurs habituent les vaches à rester plusieurs heures chaque matin prises aux cornadis, ce qui permet de les examiner (pour les vaches à viande, c'est la croupe qui contient le plus d'indices ; de même, ce sont les veines situées à la base de la queue qui annoncent l'imminence d'une mise bas). Lorsqu'elles se trouvent ainsi bloquées, on ne peut les approcher par devant sans provoquer des crises de fureur ou de panique, précisément parce qu'elles se sentent prisonnières et vulnérables.

On leur épointe les cornes, opération réputée indolore et que l'on justifie par la sécurité des éleveurs et l'étroitesse des cornadis. En réalité, ni l'une ni l'autre de ces explications n'est satisfaisante : les vaches écornées sont tout aussi dangereuses que les autres (le principal danger n'étant pas d'être encorné, mais d'être piétiné, voire écrasé, lors d'un

5. À chaque numéro correspond un prénom dont la première lettre indique l'année de naissance. Mais, sur l'ensemble du cheptel, seule une génisse particulièrement affectueuse, Ebly, était désignée par son prénom.

mouvement de panique), et les vaches à cornes entières passent parfaitement la tête dans les cornadis, tout comme les taureaux, qui, eux, sont intacts.

L'objectif étant d'augmenter le cheptel, peu d'animaux partent pour l'abattoir. C'est ainsi qu'on trouve dans le troupeau des vaches âgées, l'accent étant mis sur les naissances. Tout départ pour l'abattoir est précédé de trois mois d'engraissement dans une étable ménagée à cet effet. Le rapport que les éleveurs ont avec les vaches destinées à l'engraissement renvoie à la « chosification » décrite par Sergio Dalla Bernardina [1991], qui suggère que nous ne tuons pas les animaux parce qu'ils sont des choses mais que nous les considérons comme des choses pour pouvoir les tuer. L'abattoir concerne principalement les taurillons surnuméraires (on en garde un par an environ, parfois aucun), les « mauvaises mères » (césarienne ou abandon du veau), les « pas fines » (vaches agressives) et les blessées (boitement, abcès, mammites).

Ce qui est ambigu, c'est le lien de cause à effet entre le caractère de la vache et le fait qu'on l'envoie à l'abattoir : dès lors qu'on décide d'envoyer une vache à l'abattoir, cela a une incidence sur sa qualification morale, l'éleveur estimant rendre là une forme de justice en préservant son troupeau des rebelles ou des mauvaises mères. Notons qu'une telle sélection reposant sur la douceur de caractère n'est pas dépourvue de fondement génétique [Boivin, Gilard et Égal 2008 ; Pellegrini *et al.* 2009 ; Benhajali *et al.* 2010]. Le passage, dans l'expression, du « elles » pour désigner les vaches en étable (« elles sont énervées aujourd'hui ») au « ça » des stalles d'engraissement (« ça va partir bientôt ») est frappant.

Ces vaches, taureaux et taurillons condamnés sont considérés comme déjà morts : on s'en occupe peu ; on les laisse engraisser ; la saleté du sol ou les bagarres dans ces espaces restreints (de 4 × 4 m) ne laissent pas les éleveurs indifférents, mais ils détournent le regard. Les tâches quotidiennes sont donc vite expédiées.

Selon Brigitte, il est difficile de ne pas s'attacher. C'est pourquoi elle s'interdit de développer des relations avec les taurillons. En revanche, il est facile d'entretenir des liens avec les femelles, qui sont souvent là pour de longues années. Quant à Cyril, il est devenu relativement indifférent au destin des vaches après avoir vécu une épreuve pénible durant ses premières années de métier : il s'était familiarisé avec une vache qui, malheureusement, a eu un veau mort-né deux années de suite, et qu'il a donc fallu « réformer ».

Jérôme, qui fait preuve d'inventivité, se livre à une observation attentive des vaches, émet des hypothèses (les génisses nées en mai sont-elles plus dociles que celles qui sont nées en juillet-août ?), cherche à en tirer des conclusions, ce que ne font ni Jean ni Cyril, plus attachés à la routine du travail⁶. Jérôme a ainsi domestiqué une génisse pour voir si, par contagion, elle transmettrait aux autres son propre attachement. Il m'a également demandé de passer du temps dans une case avec des veaux sevrés afin de les accoutumer à la présence humaine. C'est lui aussi qui m'a posé le plus de questions, afin de compléter ses observations.

6. Au terme de mon terrain, toutefois, j'ai constaté qu'aussi bien Jean que Cyril avaient adopté les prénoms que j'avais attribués aux vaches.

Jean et Cyril ont une bonne connaissance des vaches les plus remarquables (douces, agressives, meneuses, suiveuses), mais ces informations sont d'abord pour eux des éléments de gestion des troupeaux et ne contribuent que, dans un deuxième temps, à introduire de l'affect dans leur relation au bétail.

Toutefois, à mesure que progressait mon enquête, je pouvais observer un changement d'attitude chez mes hôtes, que l'étrangeté de ma démarche avait au départ décontenancés. À force de dialogues et d'échanges, Jean et Cyril ont fini par montrer davantage d'affection pour leurs bêtes, confortés probablement par l'intérêt que je leur portais. Un point de vue extérieur, le mien, a changé leur regard sur les vaches en tant qu'individus, en particulier lorsque je leur ai présenté une série de portraits de « Blondes », avec les prénoms de chacune.

Jean, Cyril et Jérôme s'accordent à dire que les vaches perçoivent leurs humeurs à eux, et réciproquement. De l'irritation dans l'air, même contenue, rend les vaches nerveuses. De la même manière, la bonne humeur des vaches rend les éleveurs joyeux. Les humeurs se transmettent d'une espèce à l'autre.

Une scène m'a particulièrement frappé pour ce qu'elle révèle d'attention mutuelle. Un jour où Jean souhaitait faire rentrer dans l'étable une génisse sur le point d'accoucher, il me demanda de ne pas la regarder. J'eus d'abord du mal à savoir de quelle vache il parlait tant le troupeau était loin de nous. Sa stratégie était de faire rentrer tout le troupeau dans l'étable afin que cette génisse ne se

doute de rien. Or, malgré ces précautions, la génisse dut sentir qu'elle était observée : bien qu'elle fût à 50 mètres, elle resta figée sur place alors que toutes ses compagnes se dirigeaient sagement vers l'étable. Jean eut beau pester, il dut renoncer à la faire rentrer, et la vache ne bougea pas tant que nous n'eûmes pas disparu de son champ de vision.

Un épisode, survenu le premier jour de mon enquête, allait donner un infléchissement particulier à ma réflexion. Tandis que je passais d'étable en étable – on était à la mi-avril, époque où les vaches s'impatientent et veulent retourner aux champs –, je pénétrai dans la troisième, la plus reculée, et me vis, à contre-jour, dévisagé par 70 vaches, qui avaient interrompu leur repas. Je ressentis nettement de l'hostilité. Le sentiment qu'une assemblée vous est hostile, sans être fréquent, est bien connu des humains. Cette sensation s'appuie sur certains indices – des échanges de regards, des silences pesants –, qui obligent celui qui en est l'objet à une attitude d'humilité [Goffman 1974 : 90 *sq.*]. Lorsque l'hostilité est le fait de vaches, ces indices sont indiscernables : je n'avais jamais observé de vache à la loupe et n'étais donc nullement familiarisé avec les modalités d'expression, a priori restreintes, de cette espèce.

La subjectivité d'une telle expérience reposait-elle sur quelque chose que les vaches m'auraient communiqué ? S'il s'agissait d'une sensation purement subjective et infondée, pourquoi l'aurais-je éprouvée dans une étable et pas dans les autres ? C'est au mystère de cette hostilité que seront consacrées les lignes qui suivent.

Attitudes et expressions : l'organisation du troupeau

La phase de terrain s'est déroulée de la mi-avril à la mi-juillet 2010, à raison de 4 jours par semaine et de 5 heures par jour, à différents moments de la journée, mais, le plus souvent, le matin. Une fois seulement, ma présence a été de 24 heures d'affilée, et j'ai passé la nuit en plein champ. Je me tenais généralement assis parmi les vaches et accompagnais les déplacements du troupeau. Après le premier jour d'excitation mutuelle, les jours qui suivirent furent alternativement marqués d'hostilité et d'indifférence. Au bout d'un mois, je circulais librement parmi elles, y compris durant les ruminations, ne suscitant pas de réaction particulière sauf quand je faisais mine de les toucher. Lorsque je prenais place dans le champ, toutefois, certaines – pas toujours les mêmes – venaient poser leur museau sur ma tempe ou sur mon cahier.

Le troupeau observé comptait seize vaches de 10 à 2 ans, ainsi qu'un taureau, Basilic, allant sur sa troisième année. Au tout début de mon enquête, je notais absolument tout, avec le sentiment qu'il ne se passait rien qui soit digne d'être noté. La collectivité que formaient les vaches ne prit tout son sens que lorsque je cessai de les désigner par des chiffres et leur attribuai des prénoms⁷. Une fois mes premières notes modifiées en conséquence, il m'apparut que j'avais affaire à des individus doués de vie et de continuité temporelle. Les âges me semblèrent ainsi relatifs : dans le cas de Cristina et Éva, par exemple, qu'un jour seulement séparait, la plus jeune paraissait plus âgée que son aînée.

Mes observations portèrent d'abord sur des phénomènes connus, dominance et leadership en particulier [Lensink et Leruste 2006 ; Boissy *et al.* 2009 ; Mounier et Boissy 2009]. La dominance s'exprime plus volontiers dans l'étable et les jours qui suivent l'arrivée au pâturage. En plein champ et après quelques semaines, une fois le troupeau stabilisé, il devient impossible d'observer une quelconque hiérarchie dans les comportements agressifs : une vache mal lunée, peu importe son âge, est susceptible de donner un coup de corne à une vache plus ancienne ou, même, à un taureau. S'agissant du leadership, si les éleveurs s'appuient sur les « meneuses » pour guider le troupeau des champs à l'étable et de l'étable aux champs, celles-ci n'ont guère, hormis ces occasions, le loisir d'exprimer leur supériorité⁸. Les réagencements permanents, qui font qu'un individu restera rarement plus de trois mois dans une configuration sociale donnée, ont plutôt pour effet, d'après ce que j'ai pu observer, de favoriser des interactions affectueuses.

C'est à l'heure de la sieste que ce phénomène est le plus perceptible. Les siestes alternent avec les séances de broutage, d'environ deux heures selon la qualité du

7. Par ordre d'âge décroissant : 7 227 Sonia ; 7 248 Luisa ; 7 612 Julia ; 7 635 Eva ; 7 636 Cristina ; 7 654 Manuela ; 7 703 Maria ; 7 743 Yasmina ; 7 764 Lucinda ; 7 782 Laura ; 7 791 Marcia ; 7 793 Madalena ; 7 809 Alexandra ; 7 823 Sarah ; 7 832 Carla ; 7 835 Basilic ; 7 858 Marta. Seul Basilic porte un nom attribué par les éleveurs. Les prénoms que j'ai choisis ont tous une consonance brésilienne.

8. Pour un avis contraire, voir A. Ramseyer *et al.* [2009].

pâturage. Ces siestes durent une heure et plus, le sommeil faisant suite à la rumination. Elles équivalent à ce moment privilégié de socialisation que sont les repas chez les humains : les vaches déjà couchées reçoivent des visites brèves mais pleines d'affection, certaines d'entre elles explorant différentes options avant de choisir leur place. Les vaches semblent donc profiter de la sieste pour passer un moment avec les compagnes de leur choix.

Mes observations portèrent également sur les attitudes corporelles. L'expression faciale des vaches est limitée, comme celle des chats, des dauphins et de la plupart des vertébrés. Les chiens, les ours et les primates sont parmi les rares mammifères à avoir fait de leur face un instrument de communication développé. L'absence d'un tel outil, produit de l'évolution, peut être compensée par des attitudes corporelles, dont certaines sont universellement comprises, ou presque, telle l'invitation au jeu. Les vaches ne dérogent pas à la règle : leur expression corporelle couvre un large éventail, qui va des mouvements de queue ou d'oreille, des hochements de tête et de la position de la nuque jusqu'à une démarche, plus ou moins rapide, plus ou moins affirmée, plus ou moins chaloupée. Soufflements et meuglements font également partie du lot. Une fréquentation assidue des vaches permet de lire aisément leurs humeurs et leurs intentions. On sent, avant même tout mouvement, qu'une telle va se déplacer d'un pas bonhomme pour aller brouter un brin d'herbe à 2 mètres de là et que telle autre va, pour on ne sait quelle raison, parcourir 8 à 10 mètres d'un pas décidé. On le devine au hochement de tête volontaire et au battement de la queue venant frapper la croupe. On devine également, lorsqu'une vache

frôle une compagne, si elle va lui donner ou non un coup de tête au passage.

Les expressions sont parfois involontaires, produites par des doubles contraintes ; elles donnent accès aux émotions qui affectent les vaches. Lors de notre première rencontre, par exemple, Cristina était soumise à des tensions contradictoires : son cou était tendu, mais son corps restait prêt à prendre la fuite. L'odorat et la vue sont mobilisés à parts égales, ce qui explique le mufle positionné de trois quarts, compromis entre la vision périphérique et l'odorat.

Ces exemples illustrent le rôle de l'intuition dès lors qu'il s'agit d'appréhender une intentionnalité qui ne s'exprime ni à travers un discours ni par l'expression d'un visage. Une vache qui cesse de brouter signifie quelque chose : toute la difficulté est de savoir en parler.

Les raisons que l'on a de ne pas brouter

Parfois les vaches s'ennuient quand elles sont au champ, en particulier quand l'herbe a été piétinée ou souillée. Si leurs besoins vitaux sont satisfaits, elles n'ont en contrepartie aucune initiative. Elles se massent à l'entrée du pâturage dès qu'elles entendent le tracteur, et se poussent mutuellement pour être la première à le voir surgir et, qui sait, la première à sortir. Leur attente est souvent déçue, même si elles reconnaissent, parmi les tracteurs, celui qui apporte l'eau, celui qui apporte le fourrage, le grand tracteur vert qui sert à labourer et ne les concerne donc pas, et la petite camionnette blanche qui fait sa ronde et qui annonce, peut-être, leur délivrance. Lorsqu'elles s'ennuient, elles apprécient tout

ce qui vient les distraire. La citerne déversant ses litres d'eau dans les abreuvoirs est un spectacle qui retient leur attention quelques instants.

Mais, mis à part les changements de pâturage ou l'irruption d'un nouveau troupeau dans le champ d'à côté, ce que les vaches préfèrent, ce sont les promeneurs du dimanche, les parfaits inconnus qui ont le mérite de la nouveauté. Les voir passer le long de la clôture suscite l'effervescence : on jaillit du fond du champ ; on longe la clôture en se bousculant pour mieux voir ; et, si le promeneur s'arrête, on reste longtemps à le dévisager.

L'attrait pour l'inconnu traduit une telle curiosité que l'on en vient à penser que, peut-être, autrefois, les vaches regardaient vraiment les trains passer. Cependant le chercheur qui, comme moi, leur est devenu familier provoque tout au plus un haussement de sourcil. Jamais les vaches du troupeau ne m'ont manifesté la moindre amitié. Les contacts avec les humains étant, on l'a vu, générateurs d'angoisse, rien d'étonnant à ce que les vaches éprouvent de la méfiance. L'excitation due au passage d'un inconnu n'en est que plus surprenante.

Le temps passé au champ est consacré à la socialisation, à la création de liens que nous qualifierons d'« amicaux ». Mais ces liens sont régulièrement brisés par la réorganisation des troupeaux. On sait toutefois que des relations peuvent persister bien après la séparation : c'est le cas d'une vache qui, en voyant une autre longer sa clôture, devint folle de rage. Mais les déplacements de troupeaux sont plutôt l'occasion de lier connaissance d'un champ à l'autre. Au matin, à l'appel du taureau, les vaches se réunissent de part et

d'autre des clôtures et se dévisagent longuement. Une fois cette reconnaissance effectuée, chaque troupeau vaque à ses occupations.

Une telle organisation ne laisse guère de place à l'entraide. Celle-ci existe toutefois : les mises bas ayant lieu dans des champs jouxtant l'étable, les mères sont contraintes de laisser leur nouveau-né pour aller s'alimenter à l'intérieur. Or, affirment les éleveurs, il en reste toujours une pour veiller sur les veaux, prête à donner l'alerte, ce que mes observations ont confirmé.

Ces éléments, ainsi que ceux qui ont été exposés plus haut, m'incitent à penser qu'une véritable ethnographie serait riche d'enseignement dès lors qu'un éleveur consentirait à maintenir ensemble un même troupeau.

Basilic, Cristina et Marta

Pendant ces trois mois de terrain, trois individus m'ont plus particulièrement marqué, pour des raisons différentes : Basilic, parce qu'il me faisait rire ; Cristina, parce qu'elle m'inspirait confiance ; et Marta, à cause de son caractère.

Voici donc trois portraits de Blondes, qui gagneraient à être complétés.

Basilic est un taureau qui suscite l'affection. Je crois que c'est en raison de son côté massif allié à une certaine timidité. Il se laisse approcher et caresser, sa seule exclusive étant l'ombre des arbres. Chaque fois que j'ai voulu m'abriter sous les chênes du champ D, il m'en a délogé. On peut imaginer que l'écorce lui sert de marqueur et qu'il craint que l'on empiète sur son territoire. Comment peut-il voir en un être humain un rival ? Une expérience menée avec Jérôme a montré le contraire : voyant Jérôme sous son chêne, il

ne s'est pas déplacé (il est vrai qu'il était fort occupé).

Sa particularité est qu'il est considéré comme un enfant ou, plutôt, comme un adolescent un peu balourd (il n'a pas 3 ans). Il est le premier à fuir lorsqu'un danger se présente, et semble en éprouver, après coup, de l'humeur. Il fait des bêtises, comme renverser la fourragère en se grattant les cornes. Sa personnalité présente ainsi des contours qui le rendent sympathique.

Contrairement aux autres taureaux de l'exploitation, Basilic est très lié aux vaches, disent les éleveurs : il se comporte en chef de troupeau, se déplace toujours en compagnie d'une ou deux belles et, lorsque des femelles se trouvent dans un champ proche, passe de longs moments à meugler à leur intention. Cette attitude s'explique peut-être par le fait que de tous les taureaux il est le seul à être né sur l'exploitation et n'a jamais été désocialisé : toutes ses compagnes lui sont donc familières et, de la même façon, il est apprécié d'elles. Les taureaux venus de l'extérieur, s'ils restent, eux, sur leur quant-à-soi, ne sont pour autant pas indifférents au troupeau qu'ils ont en charge : Cyril raconte en effet que, alors que le troupeau changeait de champ, l'un d'entre eux revint sur ses pas chercher deux vaches qui s'étaient attardées.

Cristina est une vache très belle, majestueuse, au corps massif, bien proportionné. Elle a une attitude réservée, voire hautaine. Sauf lors de notre première rencontre, elle ne se montre jamais craintive, se contentant de s'éloigner à pas lents. Elle est souvent venue brouter dans mon dos, lisant mes notes par-dessus mon épaule. Je me sentais, avec elle, en parfaite sécurité. Mon carnet s'est, grâce

à elle, enrichi de brins d'herbe mâchonnés, humectés de salive.

Cristina, qui a 6 ans, a le comportement d'une vache âgée : elle se montre relativement indifférente à la solitude. La raison qui fait que j'ai tenu à faire son portrait est la même que celle qui fait que ce portrait ne peut être que bref : notre vocabulaire est impuissant à décrire ce que dégage cette vache massive et solitaire, même après qu'elle soit devenue presque aveugle à la suite d'une conjonctivite.

Marta est une des plus jeunes vaches du troupeau (moins de 3 ans), la seule à ne pas être écornée. Selon les éleveurs, son hostilité à l'égard des humains est due à un écornage qui a mal tourné. On lui avait noué une corde autour des cornes pour la mettre en position dans les cornadis : elle s'est débattue et a gardé la corde entortillée plusieurs semaines sans qu'on parvienne à la lui retirer. Les cornes continuant de pousser, la corde est devenue trop serrée et a commencé à la faire souffrir. Depuis, explique Jean, elle ne perd aucune occasion de se venger et entre de ce fait dans la catégorie des vaches « pas fines », susceptibles d'être dans les premières à partir pour l'abattoir.

Marta a une attitude très agressive, quoique mesurée. Le deuxième jour, alors que les vaches venaient me renifler les unes après les autres, elle s'approcha, elle aussi, mais me donna un coup de corne à la tempe. Comme je demeurais assis, je sentis son agressivité monter d'un cran et dus m'éloigner. Quelques semaines plus tard, Marta s'approcha à nouveau de moi, lécha mes chaussures et le bas de mon pantalon avant de tenter de les encorner. Là encore, je dus me lever, son irritation étant particulièrement palpable.

Photo 1. Portrait de « Blondes »

Photo 2. Phase de reconnaissance impliquant l'inspection de l'appareil photo

Photos 3 et 4. Cristina à gauche ; Éva à droite
Nées à un jour d'intervalle, Cristina, la plus jeune, semble beaucoup plus âgée

Photo 5. Cristina exprime une curiosité teintée de crainte

Photo 6. Manuela se précipite pour ne pas manquer le passage d'un inconnu

Photo 7. Basilic défend son chêne tout en se mettant à l'abri

Photo 8. La majestueuse Cristina

Photo 9. Marta « la méchante »

Les éleveurs n'ont aucun doute sur l'origine traumatique de son agressivité à l'égard des humains. Lorsque je rapportai à Jean que Madalena, une autre vache, avait manifesté de l'humeur à mon endroit, sa réaction fut d'aller consulter le registre des naissances pour vérifier si son dernier accouchement s'était bien passé, faisant d'emblée un lien entre le comportement envers les humains et les traitements infligés par ceux-ci.

Lorsque je l'ai connue, Marta était en sur-sis. Son caractère l'avait condamnée à l'abattoir : on attendait simplement qu'elle donne le jour à son premier veau. Mais les photos que j'avais faites d'elle, jointes à mes commentaires, finirent par adoucir Jean et Cyril. Aujourd'hui elle est bien vivante et, de temps en temps, Cyril m'appelle pour me donner de ses nouvelles.

Conclusion

On est frappé qu'Evans-Pritchard [1937] ait pu jeter un regard si distrait aux bovins dont il disait que les Nuer « parlaient leur langue ». Mais notre effort, toutefois, ne produit que de maigres effets. Placées dans une situation de dépendance artificielle, empêchées de se constituer en communautés solides, les vaches étudiées présentent un comportement très homogène d'autant que les « déviantes » ne passent généralement pas l'été. La constitution du troupeau a été trop brève (trois mois) pour qu'on puisse voir émerger un mode de transmission, une tradition apprise. Les veaux, d'ailleurs, sont retirés à leur mère à l'âge de 1 an environ.

Pour aller plus avant dans l'interprétation, il nous faudrait une terminologie permettant

de dépasser les « faits et gestes » (« comportements » ou « conduites ») pour appréhender ce que fait une vache quand elle ne fait rien. Que se passe-t-il, en réalité, lorsqu'elle se tient au milieu du champ, les yeux dans le vide ? Car le plus instructif, c'est le contraste entre l'apparente platitude de la vie des vaches et la complexité des émotions que l'on ressent à leur contact.

Ce qui se dégage d'un troupeau, c'est une humeur oscillant entre la paix et l'inquiétude, l'enjouement et l'agressivité. Ce qui déclenche ces humeurs et nous les rend perceptibles est difficile à cerner. On peut aisément envisager qu'un individu mal luné communique son humeur à ses semblables. Mais il est plus difficile de comprendre – et c'est pourtant indéniable – que l'on soit soi-même sensible à l'atmosphère qui règne dans un troupeau. Les éleveurs confirment que leur propre irritation se transmet à l'ensemble du troupeau, qui, dès lors, fait preuve d'indiscipline [Despret et Porcher 2007]. Réciproquement, la journée de travail s'annonce belle lorsque les vaches sont pleines d'entrain. Ce qui passe d'une espèce à l'autre, c'est une certaine qualité d'émotion, une tonalité particulière qui circule aussi mystérieusement que « la force vitale » décrite par Jeanne Favret-Saada [1977]. Ce qui la fait circuler, cependant, n'est pas « la force magique » mais notre qualité partagée d'être sensibles⁹.

9. Dans son dernier ouvrage, *Désorceler*, Jeanne Favret-Saada [2009] consacre le dernier chapitre à ce que pourrait être une « anthropologie des affects », avec laquelle nous trouvons nombre de points de convergence.

Quoi qu'il en soit, l'anthropologie appliquée aux sociétés animales ne saurait couvrir tout le champ de l'ethnologie. À partir d'un même terreau de scènes plus ou moins déchiffrables, elle doit se focaliser sur ce qui est immédiatement observable et renoncer à la validation de l'observation par le discours de l'observé. Elle doit se centrer sur les gestes, attitudes et expressions portant sur les émotions (peur, inquiétude, joie, plénitude), sur les sentiments (amour, amitié, tristesse, chagrin, deuil) et sur les relations (coopération, échange, entraide, rivalité, hostilité). Mais – et c'est là un point essentiel – il faut se laisser aller à éprouver ces émotions qui circulent et forment – j'en suis persuadé – le véritable ciment des sociétés.

Cela nous amène à la proposition suivante : l'empathie du chercheur pour les êtres qu'il observe, loin d'être un obstacle à une juste compréhension des phénomènes, est une condition du déchiffrement. Seule une approche intuitive, fondée sur une intimité gagnée à force de patience, est susceptible de produire un résultat sous la forme d'un savoir cumulatif. Mais les termes « intuition », « perception »

et « subjectivité » demandent à être précisés et conceptualisés. À ce stade ils permettent de défendre une position méthodologique mais ne peuvent servir d'instrument analytique.

Notre choix d'un exposé empirique privilégiant les observations n'ayant pas trouvé d'explication immédiate – celles qui manquent de « liant » – est ainsi justifié par le désir de révéler, en creux, la faiblesse du vocabulaire adapté à ce type de terrain.

Et pour clore ce chapitre consacré aux sciences humaines et sociales appliquées aux sociétés animales, nous citerons Gérard Leboucher, qui, en ouverture de ce dossier, rappelait que l'attachement, dont la biologie nous indique qu'il fonde le lien social par le bien-être qu'il procure, trouve chez les mammifères une expression culturalisée. On pense évidemment aux cérémonies de mariage chez les humains, forme complexe d'alliance, mais de tels rituels ne doivent pas nous détourner de manifestations plus obscures, pour nous humains, tel le plaisir que peuvent éprouver deux vaches qui ferment les yeux au contact de leurs encolures.

Bibliographie

- Benhajali, Haïfa, Xavier Boivin, Jean Sapa, Patricia Pellegrini, Philippe Boulesteix, Philippe de Lajudie et Florence Phocas** — 2010, « Assessment of different on-farm measures of beef cattle temperament for use in genetic evaluation », *Journal of Animal Science* 88 : 3 529-3 537.
- Boissy, Alain, Frédéric Lévy, Raymond Nowak et Xavier Boivin** — 2009, « Diversité des comportements sociaux chez les mammifères domestiques », in A. Boissy, M.-H. Pham-Delègue et C. Baudoin eds., *Éthologie appliquée. Comportements animaux et humains, questions de société*. Versailles, Éditions Quæ, « Synthèses » : 67-78.
- Boivin, Xavier, Françoise Gilard et David Égal** — 2008, « Maternal impact on beef calves' responses to humans », in L. Boyle, N. O'Connell et A. Hanlon eds., *Applied ethology. Addressing future challenges in animal agriculture. Proceedings of the 42nd Congress of the International Society for Applied Ethology*. Wageningen, Wageningen Academic Publisher : 73.
- Burgat, Florence** — 1997, *Animal, mon prochain*. Paris, Odile Jacob.
- Coy, Jenny** — 1988, « Animals attitude to people », in T. Ingold ed., *What is an animal ?* Londres-New York, Routledge : 77-83.
- Dalla Bernardina, Sergio** — 1991, « Une personne pas tout à fait comme les autres. L'animal et son statut », *L'Homme* 120, XXXI (4) : 33-50.
- Descola, Philippe** — 1993, *Les lances du crépuscule. Avec les Indiens Jivaros de haute Amazonie*. Paris, Plon, « Terre humaine ».
- Evans-Pritchard, Edward E.** — 1937, *The Nuer*. Oxford, Clarendon Press.
- Despret, Vinciane et Jocelyne Porcher** — 2007, *Être bête*. Arles, Actes Sud.
- Favret-Saada, Jeanne** — 1977, *Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le bocage*. Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines ». — 2009, *Désorceler*. Paris, Éditions de l'Olivier, « Penser/Rêver ».
- Goffman, Erving** — 1974, *Les rites d'interaction*. Paris, Les Éditions de Minuit.
- Griffin, Donald R.** — 1984, *Animal thinking*. Cambridge, Harvard University Press.
- Lensink, Joop et Hélène Leruste** — 2006, *L'observation du troupeau bovin. Voir, interpréter, agir*. Paris, Éditions France Agricole.
- Malinowski, Bronislaw** — 1989 (1922), *Les Argonautes du Pacifique occidental*. Paris, Gallimard.
- Midgley, Mary** — 1988, « Beasts, brutes and monsters », in T. Ingold ed., *What is an animal ?* Londres-New York, Routledge : 35-46.
- Moss, Cynthia** — 1988, *Elephant Memories*. Londres-Chicago, University of Chicago Press.
- Mounier, Luc et Alain Boissy** — 2009, « Le comportement social et ses applications en élevage chez les bovins », *Nouveau praticien vétérinaire. Élevages et santé* 3 (12) : 23-28.
- Pellegrini, Patricia, Haïfa Benhajali, Xavier Boivin, Jean Sapa et Florence Phocas** — 2009, « Docility in beef cattle breeding. How scientists and breeders match their view ? » Communication présentée à l'International Conference Knowing Animals, Florence, 5-6 mars 2009.
- Poole, Joyce** — 1996, *Coming of age with elephants*. Londres, Hodder & Stoughton.
- Preston, Stephanie D. et Frans de Waal** — 2002, « Empathy. Its ultimate and proximate bases », *Behavioral and Brain Science* 25 : 1-72.
- Ramseyer, Amandine, Thierry Bernard, Alain Boissy et Bertrand Dumont** — 2009, « Decision-making processes in group departures of cattle », *Ethology* 115 (10) : 948-957.

Résumé

Florent Kohler, *Blondes d'Aquitaine. Essai de zoo-anthropologie*

Cet article applique la méthode de l'observation participante à un troupeau de vaches allaitantes de la race « Blondes d'Aquitaine ». Il s'agit d'étudier ici un groupe d'une vingtaine d'individus suivant le programme de l'anthropologie qui consiste à appréhender « le point de vue de l'indigène » et à étudier les communautés pour elles-mêmes. L'auteur a passé trois mois en plein champ auprès des vaches et a recueilli des appréciations spontanées auprès des éleveurs. « Ennui », « curiosité » et « amitié » sont autant de termes qui gagnent à être conceptualisés plus finement lorsqu'ils ont trait à d'autres sociétés que les nôtres. L'anthropologie gagnera, elle, à voir émerger des individualités non humaines si elle prétend réellement s'emparer des « collectifs » et des « sociétés hybrides ».

Mots clés

Blondes d'Aquitaine, Vendée, anthropologie symétrique, intuition et comportements

Abstract

Florent Kohler, *Blondes d'Aquitaine. An essay in animal anthropology*

Participant observation was used to collect data on a herd of "Blondes d'Aquitaine" (brood cows). The aim was to study approximately twenty individuals based on an anthropological approach that recognizes "the point of view of the native" and examines communities for themselves. The author spent three months in the field studying the herd and collecting the views of farmers. Terms such as "boredom", "curiosity" and "friendship" were found to require further conceptual analysis when applied to non-human societies. This paper argues that researchers in anthropology will need to recognize non-human individualities in order to understand hybrid "communities" and "societies".

Keywords

Blondes d'Aquitaine, Vendée (France), symmetrical anthropology, intuition, behavior